

## LE CANARD

MONTRÉAL, 27 SEPTEMBRE 1879.

## Avis de l'Administration.

Le prix de l'abonnement au "Canard" est de 50 centins par année (payable d'avance), et le prix à la douzaine, pour les agents, est de 8 centins, payables toutes les quatre semaines.

Les numéros non vendus, n'étant pas repris, les agents sont priés de ne demander que juste le nombre de copies qu'ils peuvent disposer.

Nous donnons vingt pour cent de commission à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Comme M. H. Berthelot n'est plus le rédacteur de notre journal, nous prions nos abonnés de s'adresser, pour la rédaction comme pour l'administration, à

GODIN, MONDOU & Cie.,  
No. 8 Rue Ste. Therese,  
Montréal.

## Un Drame à Montréal.

Il y avait autrefois à Montréal un ouvrier qui avait une femme et une jeune fille de quatorze à quinze ans.

C'était le temps où les ouvriers avaient autant d'ouvrage qu'ils voulaient et gagnaient trois ou quatre piastres par jour. Quelques uns reconnaissaient mettre de l'argent à la banque d'épargnes, mais la plupart vivaient au jour le jour, dépensant tout ce qu'ils gagnaient, sans souci du lendemain, sans songer aux mauvais temps qui pourraient arriver.

Ce n'était partout dans les faubourgs que balassons et fricots; on mangeait et on buvait ce qu'il y avait de mieux, et s'habillait-on surtout! On ne portait que drap fin, velours et soie: impossible de distinguer le serviteur du maître, la servante de la maîtresse,

Notre ouvrier que nous appellerons Pierre, faisait comme les autres; c'était un de ceux qui gagnaient et dépensaient le plus; du soir au matin sa maison était ouverte et on y faisait bombance; sa femme avait les plus belles toilettes du quartier, et leur fille ne portait que ce qu'il y avait de plus beau et de plus à la mode.

La crise arriva, les temps devinrent plus durs, il n'y avait plus autant d'ouvrage et les gages diminuèrent.

Pierre cependant continua à vivre comme auparavant; certain que la gêne était passagère, il s'endetta chez le boulanger, l'épicier et le hûcher, bien convaincu que les affaires reprendraient et qu'il ne mettrait pas de temps alors à s'acquitter. Mais les temps devenaient de plus en plus durs, l'ouvrage et les gages diminuaient toujours. Pierre devenait soucieux; ses créanciers le tourmentaient, l'épicier et le boulanger ne voulaient plus lui avancer. Les poursuites arrivèrent; un jour ses ef-

fets furent saisis. Ses amis et ses voisins ne pouvaient rien faire pour lui, ils étaient aussi pauvres que lui. Les effets furent vendus! Quel jour d'humiliation et de chagrin! Le soir, pour comble de malheur, son bourgeois lui annonça qu'il n'avait plus besoin de lui... Que faire?

Il chercha de l'ouvrage, il frappa à toutes les portes, partout on lui dit qu'on n'avait pas besoin de lui. Tous les soirs en arrivant il trouvait sa femme et sa fille en pleurs; non seulement on n'avait plus les moyens de s'habiller, mais on ne ferait même pas un bon repas par jour.

Pierre se découragea, la pauvre femme pleurait constamment et dépérissait à vue d'œil, leur fille adorée pleurait parfois elle aussi; mais le plus souvent s'impatientait s'irritait. Elle toujours si bien mise auparavant, la poupée du quartier, elle n'osait plus sortir tant elle avait honte de ses hardes.

Pour avoir du bois et du pain on mit en gages tout ce qui pouvait rapporter quelque chose, les fourrures de la mère et les bijoux de la jeune fille y passèrent. Pierre abattu, découragé, avait commencé à boire et revenait souvent à la maison dans le plus triste état. Un soir il entra à la maison plus enivré que jamais. Sa femme et sa fille n'avaient pas mangé de la journée. La pauvre femme était malade, le chagrin et la misère la tuaient. La jeune fille réfléchissait, le regard fixe, les joues empourprées, une lutte terrible se livrait dans son âme. Soudain elle se lève, s'habille et dit avec énergie: "Maman nous aurons du pain demain." Elle sortit et revint tard dans la soirée avec du pain et de la viande. Le lendemain et les jours suivants on eut de quoi manger.

Mais la pauvre mère n'était pas mieux, elle ne voyait jamais sortir sa fille sans un serrement de cœur. Le pain que sa fille lui rapportait lui paraissait amer, et malgré elle elle s'arrêtait en mangeant pour pleurer.

La jeune fille de son côté n'était plus la même, elle était parfois d'une gaieté folle et tombait immédiatement après dans la plus profonde tristesse. La pauvre femme ne pouvait plus y tenir, les soupçons la dévoraient et achevaient de ruiner sa santé. Un soir enfin elle surprit le secret de sa fille, elle comprit tout! Ce fut un coup de foudre; elle tomba inanimée près de sa fille et le lendemain elle était morte. Quelques jours après on ramassait dans la rue un malheureux à moitié gelé qu'on conduisit à l'hôpital: C'était Pierre. Inutile de dire ce qu'est devenu la jeune fille.

Voilà ce qui s'est passé à Montréal, il y a un an. Quelle leçon renferme ce drame terrible! Les épreuves que nous avons eues nous corrigeront-elles, nous apprendront-elles à économiser, à faire des épargnes, à vivre un peu moins bien dans les années d'abondance afin de ne pas mourir de faim dans les années de disette.

FANFAN.



## COUACS.

En ce temps ci les gens d'affaires sont bien distraits. Un citoyen de la rue St. Hubert de Montréal, M. L..., s'en allait l'autre jour à sa maison, la tête basse, l'air préoccupé. Il prend son passe-partout, entre dans la salle à diner, sort la carafe du buffet, prend un petit verre de brandy, ôte son habit et ses boîtes et crie: "Marie, apportez moi mes savates." Marie ne venant pas, il s'impatiente et s'adresse cette fois à sa femme: "Emélie, Emélie, dis donc à Marie de m'apporter mes savates, qu'est-ce qu'elle fait donc, est-ce qu'elle ne m'entend pas?" Enfin il entend les pas d'une femme qui descend l'escalier. Avant de la voir, il lui dit d'un ton bourru: "Bon, il est temps, il n'y a plus moyen de se faire servir ici, Emélie, dis-moi donc ce que ça veut dire." Il lève la tête et aperçoit Madame P..., la femme du voisin, son ami,

Il se lève: pardon, Madame, dit-il, je ne savais pas que vous étiez ici, vous avez dû me trouver impatient.

Madame P... allait répondre, lorsque son mari entre. "Tiens c'est toi, dit M. L..., en apercevant son ami, tu viens chercher ta femme. Elle m'a trouvé dans une jolie position; je criais comme un diable après ma femme et la servante. Mais elle ne vient toujours pas ma femme, dites donc madame P..., où est elle donc? Puisque vous êtes ici, elle doit y être."

Mais non, dit madame P..., pendant que son mari qui commençait à comprendre riait aux éclats, elle doit être chez elle, c'est à dire chez vous."

Comment? reprit L... regardant autour de lui d'un air hébété..... Qu'est ce que ça veut dire? Mais est-ce que je deviens fou?

—Ou amoureux de ma femme, reprit L...

Enfin la lumière se fit dans le cerveau de ce pauvre L..., il comprit qu'il s'était trompé de porte, qu'au lieu d'entrer chez lui, il était entré chez le voisin. Inutile de peindre sa confusion et de dire si P... et sa femme riaient.

Notre distrait remit ses boîtes et son habit, prit son chapeau et sortit. Il regarda plusieurs fois avant de mettre le passe-partout dans la serrure de sa porte, il n'était plus sûr de rien.

Conversation entre deux ouvriers, entendue samedi soir, au coin des rues St. Denis et Ste. Catherine.

Eh ben, Baptiste, qu'est-ce qu'on dit de bon.

Baptiste: — pas grand' chose, mon pauvre Pierre, l'ouvrage est toujours rare, je ne sais pas ce qu'on va devenir.

Pierre: — Sais-tu que j'ai pas fait

un sou, c'te semaine et que je sais pas comment j'va donner à manger à ma femme et à mes enfants demain.

Baptiste: — C'est comme moi, le boulanger veut pus m'avancer et le "grocer" non plus.

Pierre: — On peut pourtant pas laisser mourir sa femme et ses enfants de faim.

Baptiste: — Eh ben! ta protection, tu m'as fait voter pour ça, toé, qu'est-ce que t'en penses à c'te heure.

Pierre: — Eh ben, j'va te dire; ça peut être bon à la longue, mais jusqu'à présent, c'est ben comme le "Canard" disait: la vache qui se tette pendant que son veau tire la langue et se meurt de faim.

Baptiste: — Je te dirai ben moé, j'cré qu'il n'y a plus rien à faire dans les villes, que la meilleure chose à c'te heure, c'est d'aller faire de la terre neuve.

Pierre: — Oui, pourvu qu'on nous donne les moyens de nous y rendre et de manger jusqu'à ce qu'on ait récolté assez pour vivre.

Baptiste: — Eh ben! On dit qu'il se forme une société dans ce but là et afin qu'on puisse toucher l'argent du gouvernement.

J'ai hâte de voir ce qu'elle va faire celle-là. Y a pas de doute qu'on a besoin de quelque chose comme ça, mais c'est pas tout le monde qui pourra aller s'établir sur les terres nouvelles, que feront les autres? Le commerce, l'industrie, tout est mort. Comment se fait-il qu'aux Etats-Unis les affaires vont si bien et que ça va si mal ici?

Sais-tu ce que me disait, hier, le notaire X... qui reste près de chez nous; il me dit comme ça là: Baptiste, j'ai ben peur que le pays soit pauvre tant qu'on sera pas annexé. Qu'est ce que te penses de ça toé.

Pierre: — Ah! ça, c'est une affaire sérieuse il faut être ben éduqué pour en parler, mais ça pourrait ben être le seul remède qu'il nous faut.

Baptiste: — Dans tous les cas, moé, en attendant j'm'en va faire de la terre neuve.

On raconte qu'un avocat étant mort, partit pour l'autre monde et se dirigea du côté du ciel. Après avoir marché pendant longtemps, il arriva à la porte du paradis et frappa. Saint Pierre entra ouvrit la porte et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je veux entrer, répondit l'avocat.

— Je ne vous connais pas, dit St. Pierre, d'où venez-vous?

— De Montréal.

— Y a-t-il des gens de Montréal ici? dit St. Pierre.

— Une femme s'étant avancée, St. Pierre lui dit:

— Connaissez-vous cet avocat-là?

— Si je le connais, dit la femme, oui pour mon malheur. Après m'avoir fait perdre une bonne cause, il m'a poursuivi, a fait vendre tout ce que j'avais et m'a fait payer le double de ce qu'il avait le droit d'avoir.

— Bien, dit St. Pierre, s'adressant à l'avocat, si vous voulez eh-